

Pourquoi écrire aujourd'hui?

Colloque
des écrivains-e-s,
octobre 84

par Gloria Escomel

Que font des écrivain-e-s réuni-e-s en colloque sur l'écriture? Ils et elles jouent encore avec les mots.

Pourquoi écrire aujourd'hui? C'était la question du colloque organisé par l'Académie canadienne-française, en collaboration avec le Pen Club, l'Union des écrivains québécois et la Société des écrivains canadiens, les 6 et 7 octobre 1984. Formulée par Fernande St-Martin, la question se posait par rapport aux moyens de communication audio-visuels: à l'ère de l'électronique, l'écriture n'est-elle qu'un reliquat d'une autre époque?

Onze conférencier-e-s, sept hommes et quatre femmes, ont tour à tour essayé de répondre, de justifier leur moyen d'expression ou de contourner la question. Y avait-il une nette différence entre les réponses des hommes et celles des femmes? Pas vraiment. Tous et toutes ont répondu à la première partie de la question – pourquoi écrire? – par des tautologies: «Parce que j'écris» ou «Pourquoi ne pas écrire?», par des évidences: «l'amour des mots, l'écriture comme un besoin, une passion», bref, parce qu'ils ou elles aiment écrire. Et s'il est vrai que ce sont des hommes qui ont le plus abordé – sur le mode satirique – les épineuses questions de l'édition, de la critique, des ressources financières des écrivain-e-s, de la distribution et de l'accueil du public, ne ratant pas une occasion de pourfendre tout le monde et d'assouvir de petites vengeances personnelles, il faut peut-être y voir un signe de désinvolture ou d'audace plus qu'une préoccupation proprement masculine, étant donné que les femmes sont aussi intarissables sur les sujets qui con-

cernent «l'écoulement de la marchandise», même si elles ne l'abordent pas dans leurs communications officielles.

C'est un homme, en effet, qui a prétendu que les écrivain-e-s écrivaient pour entretenir une horde de parasites – professeurs, critiques, libraires, journalistes –, un autre qui a parlé du grand public comme d'une bande de sourds-muets, un troisième qui en a profité pour régler ses comptes avec un critique tout aussi féroce et présent dans la salle, un quatrième qui a réclamé que les lecteurs-trices intéressé-e-s à lui voir poursuivre son oeuvre romanesque lui envoient des chèques comme preuve concrète de leur soutien, un cinquième qui a dénoncé l'inintelligence des éditeurs... Nous ne les nommerons pas, cela leur ferait trop plaisir.

Mario Micone: «Écrire parce qu'on a une cause à défendre.»



Yolande
Villemaire



Photo: Roger des Roches

Un sens à l'inhumain combat

Tout à fait par hasard, on a pu croire à un moment donné que les femmes allaient reprendre le flambeau de la littérature engagée, lorsque Denise Leblanc, première romancière à parler, après trois auteurs qui s'étaient surtout étendus sur le besoin viscéral d'écrire et le plaisir des mots, s'est demandé : «Que signifie écrire devant une personne qui pourrait sur place?», question qui l'a obsédée pendant son séjour au Sahel. «Si j'écris des romans, qui sont avant tout des récits initiatiques, a-t-elle poursuivi, c'est d'abord par responsabilité envers ceux et celles qui n'ont pas droit à la parole, pour répondre de leur vie. Parce que j'aime passionnément l'être humain, que je cherche un sens à ce qui est devenu un combat inhumain (...) Pourquoi ne pas mettre l'écriture au service de la transformation de la terre, de la réalité, pour la rendre significative?»

Mario Micone, dramaturge, affirmait lui aussi écrire parce qu'il avait une cause à défendre, des réalités à faire comprendre



Denise Desautels : «Écrire pour dire la face cachée des choses.»

et sentir au grand public. Pour sa part, Yolande Villemaire déclarait : «Il est temps que notre civilisation apprenne à nourrir les fonctions rationnelles d'une vision plus symbiotique», mais après avoir constaté «qu'on écrit pour rien, pour le plaisir des mots»... ce que Jean-Pierre Gay exprimait en ces termes : «Je me suis mis à écrire comme je suis né : par hasard. J'écris comme je mourrai : pour rien.» Et Jacques Folch-Ribas ajoutait : «Je n'écris pas pour changer le monde, ni l'homme» mais «pour inventer un monde incompatible avec le réel (...) et dans ce monde, s'inventer un soi.»

À juxtaposer les citations on s'égaré, on ne parvient pas à distinguer le discours spécifique des femmes de celui des hommes, ni dans des raisons qu'ils ou elles ont d'écrire ni dans l'espoir qu'ils ou elles ont

de faire entendre leur voix ou de modifier quoi que ce soit au réel par la force de leur imaginaire.

«Écrire pour dire la face cachée, intime des choses» dit Denise Desautels. «Entrer dans le mystère, être du côté de la fiction comme si c'était le réel», espère Claude Beausoleil. «Toute écriture est amoureuse (...) conviant à l'expérience de profondeur (...) voie de renoncement, fidélité à ce qui ne peut être possédé», affirme Madeleine Ouellette-Michalska ; et ce sont là trois formulations différentes d'une même vérité que l'écrivain-e cherche à posséder et à formuler en descendant en soi.

Une halte dans la cacophonie

Quant à la question de la concurrence des moyens d'expression audio-visuels, les femmes surtout l'ont éludée. Denise Desautels a ironisé : «Il aurait sans doute fallu abandonner la peinture à l'arrivée du cinéma, le cinéma à l'arrivée de la télévision, de la vidéo.» Madeleine Ouellette-Michalska s'est curieusement demandé : «Pourquoi écrire aujourd'hui, quand des

tuelle menacé de la disparition du livre. Ni Denise Desautels, ni Madeleine Ouellette-Michalska, ni Yolande Villemaire, ni Denise Leblanc n'ont semblé préoccupées par la question, ou elles n'en ont traité que de manière allusive. Mais Jean-Pierre Gay, Claude Beausoleil, Mario Micone, et François Barcelo en ont fait autant, avec peut-être un peu plus d'humour.

Une passion trop aveugle

Ce qui pouvait s'entendre davantage, à travers les voix masculines, c'était la question connexe : «Pour qui écrit-on?». Élitiste, la réponse de Jean Éthier-Blais exprimait sans doute ce que d'autres avaient seulement laissé entendre, que l'on écrit pour soi et pour un tout petit nombre de lecteurs-trices, lui-même ayant renoncé à rejoindre le «grand public» considéré comme un groupe de «sourds-muets» : «L'écrivain est seul, il est un médiateur qui approfondit son être au profit de ceux qui ne le peuvent pas.»

Le mot, opposé à l'image, le livre opposé à la télévision ou à la radio : exemples les



Jacques Folch-Ribas : «Je n'écris pas pour changer le monde, ni l'homme.»

machines peuvent le faire si bien et si vite?» Mais peu d'hommes, en réalité, ont osé attaquer le problème de front, sauf sans doute Claude Jasmin, qui a fait remarquer que depuis qu'on nous annonce la fin de l'imprimé, il n'y en a jamais eu autant, et que sans les «littérateurs» les médias électroniques auraient depuis longtemps plongé dans le vide, les machines seraient démunies, muettes. Face à la société orale, qui est une cacophonie, l'écriture et la lecture constituent une halte, affirma-t-il, comme Denise Desautels : «Écrire contre cet usage démesuré de la langue qui se referme sur le discours, qui regarde le monde de l'extérieur, qui contemple les désastres.»

Bref, si tou-te-s ont dit leur besoin et leur amour de l'écriture, ils et elles ont eu des réactions déconcertantes face à l'éven-

plus retenus, mais évoqués, peu analysés. C'est avec raison que Claude Beausoleil, au terme de l'une des discussions qui ont suivi les communications, a fait remarquer que «l'on n'avait pas répondu aux vraies questions.» Il lui fut répondu : «On est là pour soulever des problèmes, pas pour répondre à des questions.»

Peut-être. L'auditrice que j'étais s'est tout de même demandé si l'art consistait à répondre à côté des questions. Tous et toutes amoureux-euses de l'écriture, aveuglé-e-s par leur passion même et par la magie de leurs propres mots pour dire leur fidélité à cette passion, sans autre distinction que celle de leurs tempéraments respectifs : et cette même passion, peut-être, ce même besoin d'écrire, donnait aux voix des unes et des uns, une même intonation. **FIN**